

La figure de Socrate dans les essais de Montaigne

Autor(en): **Gagnebin, Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **59 (2009)**

Heft 3: **La pensée de Montaigne : quatre études**

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381795>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA FIGURE DE SOCRATE DANS LES *ESSAIS* DE MONTAIGNE¹

CHARLES GAGNEBIN

Résumé

Cet inédit, prévu apparemment pour une conférence, présente plusieurs traits caractéristiques du travail de Charles Gagnebin sur Montaigne : intérêt pour les «figures exemplaires» dans les Essais, mise en œuvre d'une méthode attentive au texte et à ses différents états, prise en compte de diverses lectures, interrogation sur le «scepticisme» de Montaigne et sur son «naturalisme».

Il convient d'abord de dire dans quel esprit j'aborde l'étude de ce sujet : la figure de Socrate dans les *Essais* de Montaigne. Les *Essais* appartiennent à l'histoire des idées et leur rédaction a été achevée il y a plus de 350 ans. Tous les moyens d'investigation dont dispose l'histoire doivent être mis à contribution pour cette étude, en particulier l'histoire générale, l'histoire de la langue française au XVI^e siècle et l'histoire des courants de pensée dans lesquels Montaigne a baigné.

Les *Essais* appartiennent ainsi au passé, mais ils ne s'y abîment pas. En effet, cette œuvre n'est pas derrière nous, elle est devant nous, comme une statue de Michel-Ange ou un tableau de Léonard. Une œuvre de pensée comme une œuvre d'art n'est pas seulement un document ; c'est un monument.

La présence de Socrate dans les *Essais* de Montaigne témoigne d'un aspect de la vie philosophique. Que l'on se rappelle, par exemple, l'importance que joue la personne d'Épicure dans le *De natura rerum* de Lucrèce. Qu'on se rappelle aussi l'importance de Socrate chez Platon. Montaigne, toujours, s'est attaché à de grands hommes, et si ces grands hommes ont varié dans le choix que Montaigne en a fait (Alexandre, Caton, Épaminondas, Socrate), Montaigne s'est toujours attaché à des hommes supérieurs. On dit souvent de Montaigne que c'est un homme ondoyant et divers, comme il le disait lui-même de Sénèque. Et il est vrai que Montaigne cède avec complaisance aux différentes humeurs qui naissent en lui. D'autre part, les additions successives que Montaigne a insérées dans le texte des *Essais* donnent l'impression, à les lire dans leur dernier état, que la discontinuité de la démarche l'emporte sur

¹ Texte inédit, trouvé dans les archives de Charles Gagnebin à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.

la continuité de la réflexion. Mais il y a aussi des constantes dans la pensée de Montaigne et l'on en trouve une dans cette tendance toujours présente à idéaliser ceux qu'il admire. Montaigne a commencé par admirer Alexandre, parce que l'auteur des *Essais* était préoccupé d'affaires militaires. Plus tard, s'attachant à la méditation de la vertu, c'est Caton d'Utique qui l'intéresse, puis Socrate.

L'objet même de la philosophie, Platon nous l'indique par ces propos de Socrate évoquant Thalès devant Théodore : «Thalès observait les astres, Théodore, et, le regard aux cieux, il vint choir dans un puits. Une servante de Thrace, plaisante et fine, de le rallier, ce dit-on, de son zèle, à savoir ce qui se passe au ciel, lui qui ne prenait pas garde à ce qu'il avait devant lui, à ses pieds. Cette raillerie vaut contre tous ceux qui passent leur vie à philosopher. C'est que, réellement, un tel être ne connaît ni proche ni voisin, ne sait ni ce que fait celui-ci, ni même, ou peu s'en faut, s'il est homme ou s'il appartient à quelque autre bétail. Mais, qu'est-ce que l'homme ? Par quoi une telle nature se doit distinguer des autres en son activité ou sa passivité propres, voilà quelle est sa recherche et l'investigation à laquelle il consacre ses peines.»²

Sans doute, comme la servante thrace, Montaigne s'égaie-t-il à évoquer la chute de Thalès dans le puits : «Je sais bon gré à la garce milésienne qui, voyant le philosophe Thalès s'amuser continuellement à la contemplation de la voûte céleste et tenir toujours les yeux élevés contremont, lui mit en son passage quelque chose à le faire broncher, pour l'avertir qu'il serait temps d'amuser son pensement aux choses qui étaient dans les nues, quand il aurait pourvu à celles qui étaient à ses pieds.» (II, 12, p. 519)³ S'il n'est pas aussi absorbé par la méditation philosophique que Thalès semble l'avoir été, Montaigne, lui aussi, se pose la question : qu'est-ce que l'homme ? Et il nous invite à nous étudier nous-même pour déterminer ce qui nous distingue des autres êtres animés. Il est attentif à soi et se préoccupe de la mort. L'on sait la question qu'il posait toujours à propos d'un homme du passé : «Comment est-il mort ?».

Du récit de cette mésaventure de Thalès, Montaigne tire deux réflexions. Tout d'abord, une invitation à la simple attention à soi : «Elle [la servante thrace] lui conseillait certes bien de regarder plutôt à soi qu'au ciel.» (II, 12, p. 519) Puis, un propos sceptique, étranger à cette anecdote : «Notre condition porte que la connaissance de ce que nous avons entre mains est aussi éloignée de nous et aussi bien au-dessus des nues que celle des astres.» (*ibid.*)

Le scepticisme de Montaigne a donné lieu à des interprétations diverses. Je n'en rappellerai que trois. Celle de Pascal, tout d'abord, assidu lecteur de Montaigne : «Il met toute chose dans un doute universel et si général, que ce doute s'emporte soi-même, c'est-à-dire s'il doute, et doutant même de cette

² PLATON, *Théétète*, 174a, Paris, Belles-Lettres, 1963 (traduction d'Auguste Dies légèrement retouchée).

³ La pagination est celle de MONTAIGNE, *Œuvres complètes*, éd. par A. Thibaudet et M. Rat, Paris, Gallimard (Pléiade), 1962. Nous conservons les modernisations apportées par Ch. Gagnebin à la langue de Montaigne.

dernière supposition, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos [...] C'est dans ce doute qui doute de soi et dans cette ignorance qui s'ignore, et qu'il appelle sa maîtresse forme, qu'est l'essence de son opinion, qu'il n'a pu exprimer par aucun terme positif.»⁴ Aux yeux de Pascal, la maîtresse forme de la pensée de Montaigne, l'essence de son opinion, réside dans le doute sceptique. Ce doute ne s'exerce pas au petit bonheur et en détail, mais s'exprime par une perpétuelle interrogation de soi sur soi et inspire à Montaigne un style de vie. L'auteur des *Essais* est un adepte du scepticisme.

Pierre Villey, l'un des maîtres incontestés des études montaignistes dans la première moitié du XX^e siècle, ne partage pas l'avis que Pascal donnait à M. de Saci et qu'une tradition plusieurs fois séculaire a autorisé. «Depuis Pascal, nous parlons tous du scepticisme de Montaigne. Montaigne n'est pourtant pas un véritable sceptique : il ne flotte pas incessamment dans une incertitude infinie, sans que jamais son jugement puisse rencontrer un point solide où se fixer. Il s'est cru sceptique un moment, et un moment il l'a été, dans la mesure où nous sommes ce que nous croyons être quand nous nous trompons sur nous-mêmes. Cela n'a pas duré.»⁵ Selon P. Villey, qui a renouvelé la connaissance de Montaigne en déterminant les sources des *Essais* et en décrivant leur évolution, ce philosophe n'est pas un véritable sceptique. Il a certes connu le doute philosophique, mais il ne s'y est pas arrêté, et s'il a fait profession de scepticisme, c'est par une sorte d'erreur sur lui-même qui n'a pas duré.

Le philosophe Léon Brunschvicg, bon connaisseur des *Essais*, renchérit sur Pierre Villey. Pour lui, la pensée de Montaigne, partie de la conscience, aboutit à la conscience et ce penseur n'est qu'un «prétendu sceptique»⁶.

Que des esprits si pénétrants ou si érudits soient parvenus à des conclusions si différentes, n'eût pas étonné Montaigne : il en aurait tiré une leçon de scepticisme ! Et il dit lui-même, dans un texte qui concerne les guerres de religion, mais qui pourrait convenir aussi à notre propos : «Je fus pelaudé à toutes mains : au Gibelin, j'étais Guelphe, au Guelphe Gibelin.» (III, 12, p. 1021)

Bien que personne jamais ne soit exempt de présupposé, ne fût-ce que par la forme reçue ou acquise, dans une étude dépréoccupée de soi, il existe un moyen de ne pas tirer un auteur en tous sens, ce moyen est celui que Jean Laporte a utilisé dans ses travaux sur Descartes. «Le seul critère, en l'espèce», écrit Jean Laporte dans son introduction au *Rationalisme de Descartes*, «est la conformité de nos hypothèses avec les textes subsistants. [...] La première règle de l'histoire est donc de tenir compte de tous les textes et de n'en sacrifier délibérément aucun. S'attacher à l'esprit, oui sans doute. Mais l'esprit, nous ne le tirerons pas d'ailleurs que de la méditation complète et scrupuleuse de la

⁴ PASCAL, *Entretien avec M. de Saci*, in: *Œuvres complètes*, éd. par Jacques CHEVALIER, Paris, Gallimard (Pléiade), 1954, p. 564.

⁵ P. VILLEY, *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, Paris, Hachette, 1933², t. II, p. 142.

⁶ L. BRUNSCHVICG, *Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, Paris, Alcan, 1927, p. 132.

lettre. L'esprit est précisément ce par quoi les textes s'organisent et s'harmonisent.»⁷ Acceptons donc de recourir aux textes, à tous les textes qui pourront nous apprendre quelque chose de la figure de Socrate dans les *Essais* de Montaigne. Acceptons, comme le dit pour sa part M. Martial Gueroult, de nous «empiéger dans les mailles étroites d'un texte»⁸ pour en discerner les structures et le sens. Ajoutons qu'une précaution méthodique nous impose de bien séparer les textes des *Essais* en trois couches successives : celle de 1580, celle de 1588 et les additions manuscrites postérieures à 1588.

Mais il y a aussi cet effort de se connaître et de se peindre soi-même, dont le caractère méthodique se précise à mesure que Montaigne écrit : «Je me contredis bien à l'aventure, note-t-il, mais la vérité, comme disait Demades, je ne la contredis point.» (III, 2, p. 782) Et plus loin : «J'ose non seulement parler de moi, mais parler seulement de moi.» (III, 8, p. 921) Que cette réflexion sur soi ait été méthodique, sincère, attentive et prolongée, nul n'en doute, et elle confère aux *Essais* non seulement une valeur de témoignage, mais encore une portée philosophique évidente. Certes, cette manière de pratiquer la connaissance de soi est la découverte propre de Montaigne. Elle fait de lui, comme l'a fort bien dit Léon Brunschvicg, «le moraliste de la conscience pure, de celle qui se décrit, se scrute, s'approfondit, avec la seule ambition d'être en soi et de se développer pour soi, sans aucun souci de rejaillir et de peser sur autrui»⁹. Ainsi s'explique comment, ayant renoncé à l'universalité du vrai qui fait l'objet des grandes philosophies traditionnelles, Montaigne ne s'en attache que plus scrupuleusement, plus jalousement à cette sorte de vérité qui exprime, qui laisse transparaître la succession des humeurs et des états psychologiques. Plus il avance dans cette connaissance, plus il s'attache à Socrate. Mais pourrions-nous dire, avec M. Edmond Gilliard, que : «Plus Montaigne avance, plus il jette au panier le parchemin d'Aristote et plus il entre dans la peau de Socrate»¹⁰? Non, car jamais Montaigne ne s'est rongé les ongles à l'étude d'Aristote et la figure qu'il nous présente de Socrate est plus une projection de son propre idéal qu'un portrait authentique appuyé aux témoignages de Platon, de Xénophon ou d'Aristophane.

La grandeur de Socrate pour Montaigne est précisément d'avoir été au niveau de sa propre conscience. «Il fut aussi toujours un et pareil, et se monta, non par saillies mais par complexion, au dernier point de vigueur. Ou pour mieux dire, il ne monta rien, mais ravala plutôt et ramena à son point originel et naturel, et lui soumit la vigueur, les âpretés et les difficultés.» (III, 12, p. 1014)

Montaigne admire le naturel de Socrate : «Socrate fait mouvoir son âme d'un mouvement naturel et commun. Ainsi dit un paysan, ainsi dit une femme.»

⁷ J. LAPORTE, *Le rationalisme de Descartes*, Paris, P.U.F., 1945, p. IX.

⁸ M. GUEROUT, *Descartes selon l'ordre des raisons*, Paris, Aubier-Montaigne, 1968², *Avant-Propos*, p. 9.

⁹ L. BRUNSCHVICG, *op. cit.*, p. 131.

¹⁰ E. GILLIARD, *Introduction à Montaigne* (1944), in : *Œuvres complètes*, éd. par François LACHENAL, Genève, Éd. des Trois Collines, 1965, p.1126.

(III, 12, p. 1013) Sa clarté et la simplicité de ses exemples le rendent accessible à tous : «Il n'a jamais en la bouche que cochers, menuisiers, savetiers et maçons.» (III, 12, p. 1014) Ses explications «ce sont inductions et similitudes tirées des plus vulgaires et connues actions des hommes ; chacun l'entend.» (III, 12, *ibid.*) Sa force est d'être soi-même en toute circonstance capable de se recueillir et d'être pénétré de sa pensée, sans être dérangé par quoi que ce soit ; mais capable aussi d'être parfaitement ouvert au monde et comme disponible en toutes circonstances. Socrate vit à propos¹¹.

C'est l'homme le plus digne d'être présenté au monde pour exemple. Sa mort nous apporte l'enseignement le plus sûr concernant la vie. «Cettuy-ci [Socrate] ne se propose point des vaines fantaisies : sa fin fut nous fournir de choses et de préceptes qui réellement et plus jointement [étroitement] servent à la vie» (III, 13, p. 1014), à savoir régler ses actions, observer son devoir et suivre la nature. Ce sont là des préceptes d'inspiration stoïcienne, mais Montaigne les applique à Socrate en les entendant à sa façon à lui.

L'admiration pour la personne de Socrate est sans restriction en 1588, mais il n'est pas certain que Montaigne saisisse dans toute sa force l'exemple de celui qu'il appelle «le plus sage qui fut oncques au témoigne des dieux et des hommes» (III, 13, p. 1053, n.4)¹².

En effet, Montaigne éprouve du dépit à considérer chez Socrate cette opposition entre la beauté de l'âme et la laideur du visage. Il ne se l'explique pas. «Socrate, qui a été un exemplaire parfait en toutes grandes qualités, j'ai dépit qu'il eût rencontré un corps et un visage si vilain, comme ils disent, et disconvenable à la beauté de son âme, lui si amoureux et si affolé de la beauté. Nature lui fit injustice. Il n'est rien plus vraisemblable que la conformité et relation du corps à l'esprit.» (III, 12, p. 1034-1035) Dans cet essai de la *Physiologie*, Montaigne admet qu'il y a conformité ou correspondance entre le corps et l'âme, entre le visage et le caractère. Or, sa critique de la raison, qu'il a poussée si loin et jusqu'à la négation du pouvoir qu'elle peut obtenir sur le corps, l'empêche de comprendre le cas de Socrate. Pourtant, il en trouvait une explication très nette dans les *Tusculanes* de Cicéron qui est l'une des lectures les plus assidues qu'il ait faite dans ses dernières années, et l'anecdote dont je vais faire état se trouve citée dans les *Essais*. Si Montaigne ne l'exploite pas, c'est qu'elle ne répond pas aux préoccupations qui sont les siennes.

L'œuvre de la raison en Socrate est fort bien mise en lumière par Socrate lui-même dans la réponse qu'il fit à ceux qui se moquaient de Zopyre. Au livre IV des *Tusculanes*¹³, Montaigne a certainement lu ceci, puisqu'il en fait état dans l'essai *De la Cruauté* (II, 11, p. 408). Je donne la traduction : «Quant à ceux dont l'on dit qu'ils sont naturellement portés à la colère, ou à la pitié, ou

¹¹ Cf. le portrait que Montaigne fait de lui en III, 13, p. 1089-1090.

¹² C'est le texte de l'édition de 1588, corrigé plus tard en «le maître des maîtres».

¹³ CICÉRON, *Tusculanes*, IV, 37, 80, trad. de J. HUMBERT, Paris, Belles-Lettres, 1931, t. II.

à la jalousie, ou à quelque passion pareille, ils ont pour ainsi dire une mauvaise constitution morale, mais n'en sont pas moins guérissables, à preuve ce que l'on rapporte de Socrate : dans une réunion, Zopyre, qui se faisait fort de reconnaître la nature de chaque individu à son type physique, ayant chargé Socrate de tous les vices, mit en gaité l'assistance, laquelle ne retrouvait point ces vices en Socrate, et ce fut Socrate, l'intéressé, qui tira Zopyre d'affaire en disant que ces vices-là étaient bien innés en lui, mais que la raison l'en avait débarrassé.»

Ainsi, en considérant chez Socrate l'admirable résultat de l'effort philosophique, l'on se dispense d'accuser la nature d'injustice à son égard et l'on rend mieux compte de l'ensemble de sa personne et de son œuvre. Au reste, l'admiration de Montaigne pour celui qu'il appelait dans ses dernières années «le maître des maîtres» (III, 13, p. 1053) s'affaiblit quelque peu, car l'auteur des *Essais* s'achoppa encore à un autre aspect de la personne de Socrate : son génie, son démon familier. On lit, à la dernière page des *Essais* et dans une addition postérieure à 1588 : «Ces humeurs transcendantes m'effrayent, comme les lieux hautains et inaccessibles; et rien ne m'est à digérer fâcheux en la vie de Socrate que ses extases et ses démoneries, rien si humain en Platon que ce pourquoi ils disent qu'on l'appelle divin.» (III, 13, p. 1096)

Ainsi, nous nous trouvons devant la situation paradoxale que voici. D'une part, Montaigne fait de Socrate le sage par excellence, l'homme qui est parvenu le mieux à conduire sa vie parmi les hommes, et d'autre part, Montaigne accuse la nature d'avoir été injuste envers cet homme, nature qui est précisément le principe ultime auquel se rapporte Montaigne lui-même.